

— M. de Maillefort... je crois vous deviner...

— Voyons.

— La question que vous me posez, m'avez-vous dit à propos de ce que je pensais de la maison de Haut-Martel, avait pour but une sorte de compensation au coup affreux qui me frappe dans la personne de mon indigne fils?

— En effet, j'ai dit cela, madame... et c'est la vérité.

— Eh bien, maintenant que vous êtes le chef de cette grande maison vous voulez sans doute qu'elle ne s'éteigne pas?

— Il y a du vrai... là-dedans, répondit le bossu assez étonné de la pénétration de madame de Senneterre, quoiqu'il fût à mille lieues de se douter de la véritable pensée de la duchesse.

— Oui, reprit-il, je vous avoue, madame, que j'aimerais assez que ce nom ne s'éteignît pas.

— Et comme vous savez qu'une jeune fille de haute naissance et d'une éducation pieuse est seulement capable de porter ce grand nom et de comprendre les devoirs sacrés qu'elle aurait à remplir envers l'homme à qui elle devrait une si magnifique position... vous songez à ma fille aînée... et c'est ainsi que vous m'offrez une compensation au malheur que me cause le désordre de mon fils.

— Moi! me marier?

S'écria le bossu, encore plus révolté que surpris de l'infâme proposition de madame de Senneterre...

Mais voulant savoir jusqu'où pouvaient aller l'aveuglement, la cruauté et la cupidité cynique de cette marâtre, il reprit, en simulant un de ces refus qui ne demandent pas mieux que de se laisser vaincre...

— Moi! songer à un tel mariage! et d'ailleurs lors même que j'y songerais, serait-il possible? Pensez-y donc, madame, à mon âge... et fait... comme vous voyez! tandis que votre fille Berthe est charmante et n'a pas vingt ans! Allons donc! elle me rirait au nez et elle aurait raison.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit gravement cette mère incomparable : d'abord mademoiselle de Senneterre a été élevée dans des habitudes de soumission et de respect dont elle ne se départira jamais... Puis, elle sait qu'elle est pauvre, et que jamais elle ne rencontrerait une position pareille à celle que vous pouvez lui offrir.

— Mais, encore une fois, je suis vieux, je suis laid, je suis bossu comme un sac de noix?

— Monsieur le marquis, mes filles ont été élevées de telle sorte qu'elles ne lèveront, pour ainsi dire, les yeux sur les maris que je leur choisirai que lorsqu'elles reviendront de la messe nuptiale.

— Jolie surprise que vous ménageriez là, ma foi, à la pauvre enfant qui m'épouserait!

— Je vous le répète, monsieur le marquis, mes filles n'ont pas de ces indécentes imaginations qui vont jusqu'à oser apprécier charnellement un mari; je signifierai ma volonté à ma fille aînée, et cela suffira.

— Je dirais à cette indigne mère l'horreur qu'elle m'inspire, pensa le bossu, qu'y gagnerais-je? c'est une méchante et incurable folle, servons-nous plutôt de sa folie...

Et le marquis reprit tout haut, voyant madame de Senneterre attendre sa réponse avec une vive inquiétude :



..... La grosse Sévère tout endimanchée.

— Vous m'avez dit tout à l'heure, madame, et très-sagement, qu'il ne fallait plaisanter ni avec la noblesse, ni avec la religion, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le marquis.

— Vous avouerez qu'il ne faut pas non plus plaisanter avec le mariage?

— Non certainement, monsieur le marquis.

— Eh bien donc! entre nous, votre désir de voir votre fille Berthe princesse de Haut-Martel ne va rien moins qu'à vouloir bafouer cruellement la religion, la noblesse et le mariage, ces trois choses saintes... ainsi que vous les appelez.

— Comment cela, monsieur?

(La suite au prochain numéro.)

FRANÇOIS LE CHAMPI

PAR

GEORGE SAND.

(Suite.)

XXIII

Jamais François n'avait été plus triste qu'il ne le fut en sortant de la berge de rivière où il s'était caché pour entendre cette jaserie de femmes. Il en avait lourd comme un rocher sur le cœur, et, tout au beau milieu de son chemin en s'en revenant, il perdit quasi le courage de rentrer à la maison, et s'en fut par la traîne aux Napes s'asseoir dans la petite futaie de chênes qui est au bout du pré.

Quand il fut là tout seul, il se prit de pleurer comme un enfant, et son cœur se fendait de chagrin et de honte; car il était tout à fait honteux de se voir accusé et de penser que sa pauvre chère amie Madeleine, qu'il avait toute sa vie si honnêtement et si dévotement aimée, ne retirerait de son service et

de sa bonne intention que l'injure d'être maltraitée par les mauvaises langues.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait-il tout seul en se parlant à lui-même en dedans, est-il possible que le monde soit si méchant, et qu'une femme comme la Sévère ait tant d'insolence que de mesurer à son aune l'honneur d'une femme comme ma chère mère? Et cette jeunesse de Mariette, qui devrait avoir l'esprit porté à l'innocence et à la vérité, une enfant qui ne connaît pas encore le mal, voilà pourtant qu'elle écoute les paroles du diable et qu'elle y croit comme si elle en connaissait la morsure! En ce cas, d'autres y croiront; et comme la grande partie des gens vivant vie mortelle est coutumière du mal, quasi tout le monde pensera que si j'aime madame Blanchet et si elle m'aime, c'est parce qu'il y a de l'amour sous jeu.

Là-dessus le pauvre François se mit à faire examen de sa conscience et à se demander, en grande rêverie d'esprit, s'il n'y avait pas de sa faute dans les mauvaises idées de la Sévère, au sujet de Madeleine; s'il avait bien agi en toutes choses, s'il n'avait pas donné à mal penser, contre son vouloir, par manque de prudence et de discrétion. Et il avait beau chercher, il ne trouvait pas qu'il eût jamais

pu faire le semblant de la chose, n'en ayant pas eu seulement l'idée.

Et puis, voilà qu'en pensant et rêvant toujours, il se dit encore :

— Eh! quand bien même que mon amitié se serait tournée en amour, quel mal le bon Dieu y trouverait-il, au jour d'aujourd'hui qu'elle est veuve et maîtresse de se marier? Je lui ai donné bonne part de mon bien, ainsi qu'à Jeannie. Mais il m'en reste assez pour être encore un bon parti, et elle ne ferait pas de tort à son enfant en me prenant pour son mari. Il n'y aurait donc pas d'ambition de ma part à souhaiter cela, et personne ne pourrait lui faire accroire que je l'aime par intérêt. Je suis Champi, mais elle ne regarde point à cela, elle. Elle m'a aimé comme son fils, ce qui est la plus forte de toutes les amitiés; elle pourrait bien m'aimer encore autrement. Je vois que ses ennemis vont m'obliger à la quitter, si je ne l'épouse pas; et la quitter encore une fois, j'aime autant mourir. D'ailleurs, elle a encore besoin de moi, et ce serait lâche de laisser tant d'embaras sur ses bras, quand j'ai encore les miens, en outre de mon argent, pour la servir. Oui, tout ce qui est à moi doit être à elle, et comme elle me parle souvent de s'acquitter avec moi à la longue, il faut que je lui en ôte l'idée en mettant tout en commun par la permission de Dieu et de la loi. Allons, elle doit conserver sa bonne renommée à cause de son fils, et il n'y a que le mariage qui l'empêchera de la perdre. Comment donc est-ce que je n'y avais pas encore songé, et qu'il a fallu une langue de serpent pour m'en aviser? J'étais trop simple, je ne me défiais de rien, et ma pauvre mère est si bonne aux autres, qu'elle ne s'inquiète point de souffrir du dommage pour son compte. Voyons, tout est pour le bien dans la volonté du ciel, et madame Sévère, en voulant faire le mal, m'a rendu le service de m'enseigner mon devoir.

Et, sans plus s'étonner ni se consulter, François reprit son chemin, décidé à parler tout de